DIANE HÉLAGE

De BÛCHERON à MOINE FRANCISCAIN

Roman historique chrétien sur le cheminement spirituel d'un jéune homme, en Italie. au Moyen Àge.



Diane Hélage 1

De bûcheron à moine franciscain

© Diane Hélage 1, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0547-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Les personnages de ce récit sont purement imaginaires.
Toute ressemblance à une personne réelle est accidentelle.

Diane Hélage

Ancienne juriste et sociologue, Diane Hélage a toujours été passionnée par la lecture et l'écriture. Cet ouvrage est l'aboutissement de plusieurs années de réflexion religieuse, qui l'ont amenée à devenir elle-même chrétienne catholique.

« *Bienheureux le serviteur qui ne s'attribue rien de bon,*
mais rend tout à Dieu,
car le Très-Haut seul est bon. »
Admonitions, XVIII

Introduction historique.

En 1223, alors que les guerres provinciales ensanglantaient encore les terres d'Ombrie et que la ville d'Assise peinait à se relever des conflits entre factions rivales, un événement d'une importance spirituelle capitale se produisit. Cette année-là, le pape Honorius III approuva solennellement la deuxième Règle rédigée par François d'Assise. Ce texte, qui venait remplacer une première règle provisoire jugée trop austère, fixa définitivement les fondements de l'Ordre des Frères Mineurs, également appelés « Pénitents d'Assise ».

La Règle était profondément enracinée dans les saints Évangiles et prônait une vie simple, dépouillée de tout superflu, consacrée au service de Dieu et des hommes. Les frères s'engageaient à vivre sans biens propres, à mendier leur pain quotidien et à pratiquer la pauvreté radicale, considérée comme le chemin le plus sûr vers la sainteté. Ils cultivaient aussi une proximité unique avec la Nature et les animaux, que François appelait ses « frères » et ses « sœurs », voyant dans la Création entière le reflet de la bonté divine.

Le témoignage de ces hommes, vêtus d'une humble robe de bure serrée par une corde et chaussés de simples sandales, attira rapidement de nombreux fidèles. Des foules de jeunes hommes, fascinés par leur idéal évangélique et leur ardeur missionnaire, se présentèrent pour rejoindre leurs rangs. Leur modèle n'était autre que les apôtres du Christ : parcourir les villages, prêcher la paix et la réconciliation, consoler les malheureux, annoncer l'Évangile avec la force de la parole et l'exemple de la vie.

Au début, les frères se regroupèrent dans un abri rudimentaire à Rivo Torto, une hutte près d'Assise où l'espace exigu témoignait de leur pauvreté volontaire. Mais bientôt, leur nombre grandissant força la communauté à s'établir ailleurs, notamment à la Portioncule, qui devint le cœur spirituel de l'Ordre franciscain.

L'élan suscité par François toucha aussi les femmes. Dès 1212, Claire d'Assise, une jeune noble séduite par le charisme du « Poverello », fonda l'Ordre des Pauvres Dames, plus tard appelées Clarisses. Leur règle de vie, étroitement inspirée de celle des Frères Mineurs, mettait l'accent sur la pauvreté absolue, le silence, la prière et la vie cloîtrée. Ces femmes, retirées du monde derrière les murs du monastère de Saint-Damien, témoignaient par leur contemplation et leur dépouillement de la radicalité évangélique.

C'est dans ce contexte d'effervescence religieuse et de bouleversements féodaux que naquit l'histoire d'un certain Lucius. Fils de bûcherons des environs d'Assise, il grandit dans la rudesse du labeur quotidien et la pauvreté des

campagnes. Mais son cœur, avide d’un autre destin, brûlait d’un désir plus grand que celui de simplement répéter la condition de ses ancêtres. Lui aussi rêvait d’échapper à l’horizon étroit de sa vie de labeur.

Voici son histoire.

Partie 1 : Enfance et adolescence de Lucius.

Chapitre 1 : une enfance atypique.

1. Naissance mortelle.

Don Leone frétillait de joie. Ses poils tout hérissés et ses yeux lumineux annonçaient l'heureux événement : il allait être papa de son quatrième fils, Lucius, et aurait enfin deux bras supplémentaires pour l'aider à ses travaux de bucheron. Quelle excellente nouvelle ! Il s'activait dans la maison, courait partout, et terminait les préparatifs du berceau. En effet, après trente ans de dur labeur, le patriarche ressentait des signes de faiblesse. Il n'arrivait plus à porter les troncs comme avant et son dos lui faisait atrocement mal. Ses articulations le soutenaient difficilement et son endurance commençait à faire défaut. Un bel espoir se profilait donc pour la famille : une force en plus pour les travaux physiques. Sa femme, Lisa, âgée de trente ans, n'était pas de forte constitution. Du haut de son un mètre cinquante, elle pouvait contempler son corps frêle soutenu par de petites jambes en allumettes, et fripé par ses grossesses répétées, ainsi que ses petits pieds de poupée. Cependant elle gardait une volonté et une détermination très poussées. Elle avait toujours travaillé jusqu'au terme de ses grossesses, sans jamais se plaindre, pleine d'enthousiasme et d'une énergie rare. Sa grande piété l'aidait dans ses entreprises et la guidait dans ses actions. Son mental guidait son corps et la poussait à se surpasser. Il ne se passait jamais une journée sans qu'elle ne dît son chapelet, et elle assistait à la messe tous les dimanches, malgré les intempéries et les routes en mauvais état. Sa Foi faisait sa force et personne ne pouvait la lui enlever. Son mari était aussi croyant, mais moins fervent, plus rationnel et terre à terre. Pour lui ce qui comptait le plus était le résultat plus que les moyens pour y arriver. La fin justifiait les moyens.

Le 15 décembre 1199, jour de la naissance de son dernier enfant, Lisa portait une longue robe de laine marron, assez usée mais fonctionnelle, ainsi que des souliers de cuir plus foncés. Elle mettait un point d'honneur à confectionner tous ses vêtements, ainsi que ceux de sa famille, mais ces derniers temps la fatigue se faisait ressentir et elle n'arrivait plus à utiliser ses mains sans trembler. Malgré la proximité du terme de sa grossesse, Don Leone lui intima l'ordre d'aller chercher de l'eau pour le repas. Cet homme était très fort, et ne supportait pas la faiblesse. Dans son idéal, tout le monde devait accomplir sa tâche, peu importaient les circonstances et les aléas, le but étant d'avancer et de faire vivre le foyer. Il tenait ce tempérament de son propre père, lui-même bucheron et

habitué aux tâches ingrates. Un jour, Don Leone, alors qu'il n'avait que huit ans, sortit en plein orage pour ramasser des pierres pour jouer. Une branche d'arbre lui tomba sur le pied droit. Il cria de douleur et revint chez lui en boitant. Son père le gronda sévèrement, regarda la blessure, la jugea bénigne et le lendemain, il l'envoya ramasser du petit bois, malgré sa plaie. Il souffrait terriblement, boitait, et un ours, voyant sa faiblesse, l'attaqua par derrière. Le garçon eut tout juste le temps de se décaler vers la gauche et de donner un grand coup de bâton à l'animal, qui, choqué, s'enfut en titubant. Don Leone avait gardé cet incident gravé dans sa mémoire et ce jour-là il devint l'homme qu'il est aujourd'hui. Son père mourut hache en main, d'une crise cardiaque, en pleine forêt, un mois d'hiver, et depuis ce jour Don Leone jura de ne jamais le décevoir dans ses tâches.

La rivière serpentait à un kilomètre à peine de la maison, cachée au cœur d'une vaste clairière que l'hiver avait transformée en un désert glacé. Son cours, habituellement si vif et chantant, paraissait aujourd'hui ralenti, étouffé par des plaques de glace qui se formaient à sa surface. Mais il faisait si froid, ce jour-là, que même l'idée d'approcher de l'eau donnait des frissons.

Le ciel, lourd et menaçant, s'était obscurci sous l'emprise de nuages épais, charbonneux, qui s'étiraient comme de grandes griffes au-dessus de l'horizon. On aurait dit qu'ils annonçaient une tempête ou quelque présage funeste. Le silence, presque oppressant, s'était installé dans la forêt alentour : même les oiseaux, d'ordinaire si bruyants à cette heure du jour, semblaient avoir disparu, tapis dans leurs nids pour échapper à la morsure du froid.

Un vent brutal s'était levé, fouettant les visages, s'infiltrant sous les manteaux, hurlant entre les branches nues comme un avertissement. Chaque pas devenait un effort, comme si la nature elle-même s'opposait à l'avancée des voyageurs. Le souffle glacé balayait la clairière, soulevant des tourbillons de neige poudreuse qui brouillaient la vue et mordaient la peau.

Les arbres, figés dans leur armure blanche, ployaient sous le poids de la neige. Leurs troncs immobiles semblaient former les colonnes d'un temple silencieux et inquiétant. Sous les pieds, la terre s'était durcie, gelée à cœur, et rendait le sol si compact qu'aucune trace n'y demeurait. Tout autour, le paysage paraissait désert, désolé, comme figé hors du temps, prisonnier d'un hiver sans fin.

Lisa avait emprunté un petit chemin caillouteux et la nature l'entourait. Aucun bruit ne traversait ce paysage, pas même le bruissement d'une feuille, malgré les rafales menaçantes. Elle était à son huitième mois de grossesse et son cœur palpita. Elle commença à voir flou et à tituber. Une épaisse sueur lui monta au